Document generated on 10/12/2024 4:28 a.m.

24 images

Mouton noir et renard belliqueux

Pierre Barrette

Number 130, December 2006, January 2007

URI: https://id.erudit.org/iderudit/12685ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Barrette, P. (2006). Mouton noir et renard belliqueux. *24 images*, (130), 44–45.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Source : Télévision Quatre Saisons

L'animateur du *Grand Journal* de TQS, Jean-Luc Mongrain en compagnie de deux chroniqueurs

Mouton noir et renard belliqueux

L'information télévisée à l'ère de la concurrence généralisée flirte de plus en plus avec la démagogie.

par Pierre Barrette

L'offre d'information à la télévision n'a jamais été aussi importante qu'aujourd'hui. Mis à part les chaînes généralistes, qui continuent à organiser leurs grilles quotidiennes autour de ces rendez-vous que sont les bulletins du midi, de fin d'après-midi et de soirée, le *téléphage* friand de nouvelles fraîches qui est abonné au câble a également le choix entre au moins deux chaînes d'information spécialisées (RDI et LCN), et cela en ne considérant que celles de langue française. Aux États-Unis, les réseaux CNN (première chaîne câblée dédiée entièrement à l'information, active depuis 1980) et Fox News (sa principale concurrente, en place depuis 1996) se livrent une guerre sans merci, dont les conséquences à court et à moyen terme se font déjà sentir de ce côté-ci de la frontière. Il semble en effet difficile de concevoir une telle situation de saturation de l'offre sans que le traitement même de cette information s'en ressente profondément. La compétition qui s'instaure entre les formats, les styles, les vedettes chargées d'être les *hérauts* de l'information amène les jeunes diffuseurs à se distinguer en revoyant les formules connues; ils tentent ainsi de proposer une image *revampée* de la nouvelle, qui force en retour les respectables institutions qui ont établi ces standards à se remettre elles-mêmes en question, et parfois à s'aligner piteusement sur les stratégies douteuses de leurs concurrents. Il paraît donc légitime de se demander aujourd'hui où va l'information; en cette ère de divertissement généralisé, le vénérable téléjournal est-il appelé inexorablement à singer le secteur des variétés s'il veut survivre?

La grand-messe est à 10 heures

Dès les premières années de la télévision et dans presque tous les pays où celle-ci faisait graduellement sa niche, le journal télévisé est devenu l'incontournable rendez-vous de la journée autour duquel les réseaux construisirent leur grille de programmes de la soirée, appelée à devenir ce fameux *prime time* qui dicte désormais les stratégies commerciales de chaque chaîne. Signe incontournable de vocations diamétralement opposées, les télévisions française et étatsunienne s'alignent alors sur deux stratégies différentes. Alors qu'en France, pendant la douzaine d'années que dure le monopole étatique de TF1, le cérémonial quotidien de la fenêtre ouverte sur le monde s'installe dans le créneau très populaire de 20 h – les Français mangent tard, on le sait –, aux États-Unis les bulletins d'informations encadrent littéralement la portion payante de la programmation quotidienne, avec généralement un premier journal à 19 h et un second à 23 h. Il faut dire que chez nos voisins du Sud, l'information est traitée localement, par les stations affiliées elles-mêmes et ne relève pas des grands réseaux (ABC, CBS, NBC), situation ayant pour effet – surtout dans les petits marchés – qu'elle a un peu le rôle de parent pauvre de la programmation et une coloration nettement plus régionale, pour ne pas dire *locale*. Le téléjournal de TF1, au contraire (et a fortiori celui de la BBC, véritable institution), est un bulletin national, une incontournable locomotive qui draine avec elle ses millions de téléspectateurs vers les émissions de soirée. Aux deux cultures correspondent donc deux modèles du rapport fiction-information : alors qu'aux États-Unis les journaux constituent des sortes de bornes repoussoirs entre lesquelles peut se déployer l'espace sacré de l'*entertainment*, ils représentent en Europe le cœur même de cet espace, le pivot autour de quoi s'organise le reste de la programmation – souvent du sport ou des films, deux genres auxquels va la préférence des Français.

En plaçant le téléjournal à 22 heures, Radio-Canada s'est inspiré du modèle étatsunien tout en conservant le côté cérémoniel du rendez-vous cher à nos cousins. Une sorte d'équilibre un peu particulier s'est ainsi

développé chez nous entre ces deux formes canoniques que sont rapidement devenues le téléjournal et le téléroman, miroirs complémentaires que la SRC tendait vers une société québécoise frileuse, encore dominée par la figure du grand Maurice (Richard). Alors que le téléroman construisait ses représentations en mettant en scène un espace privé, celui de la famille canadienne-française, au centre duquel trônaient des individus calqués sur le public qui les observait, le téléjournal travaillait à construire cet espace public nouvellement médiatisé – mais que la télévision contribuera à reformuler –, lieu où s'animent chaque soir les conflits, les aspirations, les drames collectifs de tout un peuple. Les grands espoirs de démocratisation de la culture et d'ouverture sur le monde que certains intellectuels plaçaient sur la télévision auront finalement surtout contribué à faire naître un fort sentiment identitaire et à dessiner les frontières symboliques d'un Québec qui se reconnaît de plus en plus exclusivement dans ces représentations qui le montrent si unique (francophone) et semblable (nord-américain) à la fois.

L'effet CNN et la guerre du Golfe

La première grande révolution dans le domaine de l'information, on la doit à l'arrivée de la chaîne de nouvelles en continu, le Cable News Network (CNN), dont on a dit de sa couverture de la guerre du Golfe – et cela jusque dans les plus hautes sphères du pouvoir – qu'elle a fortement contribué à redéfinir la manière dont Washington conduit sa politique extérieure. C'est le fameux *CNN effect*, qu'on pourrait décrire de la manière suivante : en assurant une couverture des conflits ou des événements internationaux en temps réel, 24 heures sur 24, le réseau de Ted Turner assure une visibilité publique maximale qui force les autorités politique, diplomatique et militaire en place à réagir au quart de tour. Désormais, les grands événements internationaux – la guerre du Golfe, l'attaque des tours jumelles, le tsunami en Indonésie, la guerre d'Irak – se transforment instantanément en spectacles à grand déploiement auxquels assistent en direct des millions de personnes aux États-Unis et dans le monde. Les moyens dont disposent ces chaînes permettent un traitement de la nouvelle pour le moins saisissant (qui est vite devenu la norme), et que les chaînes généralistes veulent à leur tour imiter. On a pu voir cela à l'occasion de la fusillade du collège Dawson : en l'espace de quelques minutes, dès l'instant où les différents réseaux ont été alertés de ce qui se passait, les ondes de toutes les chaînes généralistes (françaises et anglaises) ont été saturées par l'événement durant plusieurs heures. Effet pervers de la concurrence, pourrait-on dire, car dès lors que les chaînes spécialisées remplissent leur rôle efficacement, c'est tout le monde qui se croit obligé d'adopter une manière de faire qui perd beaucoup de son sens en dehors du cadre de l'information continue.

Quelque critique qu'on puisse être face à ce traitement de la nouvelle – largement repris par RDI et LCN dans leur couverture des événements d'envergure –, on doit reconnaître par ailleurs que les standards éthiques qu'on tend à y respecter sont vite devenus une manière d'étalon dans le monde du journalisme télévisé. Mais dans la mesure où, pour plusieurs observateurs, l'effet CNN a joué depuis une quinzaine d'années *contre* le pouvoir en place, et en particulier contre l'indice de popularité des offensives internationales initiées et soutenues par des membres du Parti républicain en poste à la Maison-Blanche, il était prévisible qu'une riposte s'organise. Elle a pris la forme de l'arrivée, en 1996, d'un nouveau joueur dans le paysage de l'information continue aux États-Unis – la Fox News – lancée à grands frais par le magnat de la presse Rupert Murdoch, propriétaire de plusieurs journaux conservateurs et bien connu pour ses idées de droite. Bien que le slogan de la Fox soit Fair and Balanced (juste et équilibré…), à peu près tout le monde s'entend pour dire que la caractéristique principale du traitement favorisé par M. Murdoch et ses directeurs, c'est justement l'orientation idéologique on ne peut plus évidente dont ils colorent sciemment l'information. L'une des principales vedettes de la Fox, Bill O'Reilly, n'hésite pas à attaquer ouvertement en ondes tous ceux qui critiquent l'implication américaine en Irak, allant même jusqu'à taxer les journalistes du *New York Times* de *radical leftists* et d'anti-Américains…

Les grands espoirs de démocratisation de la culture et d'ouverture sur le monde que certains intellectuels plaçaient sur la télévision auront finalement surtout contribué à faire naître un fort sentiment identitaire et à dessiner les frontières symboliques du Québec.

Si l'on croit que ce style de journalisme télé n'a aucun effet ici, il suffit de regarder le *Grand Journal* de TQS pour se détromper. Jean-Luc Mongrain, dont le style d'animation peut ressembler à celui de certaines têtes d'affiche de Fox News, propose un bulletin de nouvelles dont il n'est pas simplement le lecteur – en fait, il ne lit rien, refusant l'utilisation du télésouffleur – mais l'*animateur*, au sens plein du terme (il gesticule, pointe du doigt, fait les cent pas, harangue les caméramans, etc.). Non seulement s'implique-t-il dans cette animation au point de transformer la moindre manchette en éditorial, reléguant l'objectivité journalistique aux oubliettes de la *paléo-télévision*, mais la sélection même de l'information qui s'opère ici en dit long sur la conception sous-jacente de l'espace public qu'on y entretient : jour après jour en effet, plus de la moitié des sujets abordés par le *Grand Journal* relèvent de la catégorie du fait divers[1] ou sont traités comme tels. Comme le dit éloquemment Pierre Bourdieu dans l'ouvrage qu'il a consacré au journalisme télévisé, « les faits divers ont pour effet de faire le vide politique, de dépolitiser et de réduire la vie du monde à l'anecdote [...], en fixant et en retenant l'attention sur des événements sans conséquences politiques, que l'on dramatise pour en tirer des leçons ou pour les transformer en "problèmes de société"[2] ». Et c'est bien de cela qu'il s'agit : en mimant l'attitude du chien de garde prêt à mordre pour défendre le citoyen, mais en liant l'objet du scandale à la suite ininterrompue de petits délits, d'accidents et de désagréments de la vie en société, Jean-Luc Mongrain produit une parole démagogique entièrement déterminée par les pressions de l'audimat, un discours qui fonde en vérité universelle l'obsession de la sécurité et présente le pouvoir de la télévision comme notre meilleur rempart contre le chaos du monde.

1. D'après une recherche que nous avons menée en avril 2006 dans le cadre des activités du Groupe d'études et de recherches en sémiotique des espaces (GERSE), à l'UQAM.
2. Pierre Bourdieu, *Sur la télévision*, suivi de *L'emprise du journalisme*, Paris, Liber, 1996.